

## Chapitre premier

### L'attaque des révolutionnaires

Bien caché derrière un rocher sur la colline d'où il épiait le campement romain, rabbi Simon s'adressa à voix basse à Ezéchiel qui s'était allongé sur la pente juste derrière lui : « Rappelle-toi ce que le grand Hillel disait : « qui fait siennes les paroles de la Torah s'est gagné la vie dans un monde futur ».

« Et alors, si ça suffit, pourquoi es-tu ici, avec nous à risquer d'être pendu sur une croix ? » Rapide, intervint Josué, le zélate le plus convaincu du groupe.

« Parce que je pense, moi aussi, que nous devons purifier la terre d'Israël de la présence des païens. »

« Oui, oui, c'est ça notre devoir - murmura Jonathan - mais nous devons aussi nous battre dans l'espoir de nous rendre dignes d'un nouveau monde... Un nouveau ciel... »

Rabbi Simon ricana : « Tu parles ! Qui d'entre nous n'est pas sûr de la venue du messie ? »

Il se retourna vers Jacques, couché près de lui, tout tendu, serrant dans sa main crispée un bâton taillé en pointe : « Tu n'es pas de cet avis, toi aussi, Jacques ? »

« Oh, moi je ne suis qu'un am-a-harez ! » - répondit avec une certaine rage dans la voix l'interpellé - « Tu sais bien ce que disent les pharisiens : « il est permis d'écarteler un am-a-harez même un jour de sabbat, c'est ce que disait toujours aussi le rabbin de mon village ».

« Oui, nous le savons ce que disent de vous les pharisiens. Que vous n'avez pas de conscience et que vous êtes tout sauf des hommes... C'est pas vrai rabbi Simon ?... Mais maintenant tu es ici avec nous, égal à nous » le consola Josué.

Simon feignit de ne pas avoir entendu.

« C'est vrai moi aussi maintenant, j'ai une arme à la main. Mais beaucoup de gens – beaucoup trop - disent que la racaille comme moi qui ne connaît pas la Loi est maudite »

Jonathan intervint vivement à nouveau : « Je répète : nous ne devons pas faire attention aux misères d'aujourd'hui mais lever les yeux vers le ciel. De là viendra le salut pour nous tous. Ce sera un descendant de la maison de David ... »

« Tu parles ! » - l'interrompit Sachée, l'esclave en fuite - « mais des esclaves, il y en avait aussi au temps du roi David. »

« Si on se libère des kittims, toi aussi tu seras libre. » - le fit taire brusquement Ezéchiel, l'autre zélate du groupe - « Désormais tu es l'un des nôtres... »

« Pour le moment, parce que vous avez besoin de moi... Mais le trou dans l'oreille, qui me l'enlèvera? Je reste un fugitif et n'importe qui peut me mettre la main dessus. »

« Comment donc es-tu devenu esclave ? » demanda, de l'arrière, une voix.

« Pour dettes, mon cher, pour dettes. J'avais un bout de terre en location près de Bethsaïda. On m'a attiré dans le piège des emprunts pour le payer. Et je n'en suis plus sorti. »

« Nous, ... - commenta amer un autre - nous sommes tous passés par là ! »

Zacharie, le seul du groupe de foi ébionite, s'adressa d'un ton de prédicateur, non seulement au dernier qui avait parlé mais à tous les autres, se mit à dire : « Vous verrez que quand le Fils de l'Homme reviendra avec les nuées, toutes nos misères seront effacées... Il est déjà venu et a fait des miracles... »

« Et qui c'est ce messie ? »

« Mais Jésus de Nazareth ». L'ébionite parut étonné que quelqu'un puisse l'ignorer.

« C'est encore un blasphème. Si tu avais dit ça dans la synagogue, personne ne t'aurait épargné les vingt neuf coups de fouet que la Loi prescrit pour les blasphémateurs. Ou pire encore, la lapidation » le rabroua Simon d'un ton rude.

« Mais il est ressuscité, ils l'ont vu... la tombe était vide ! »

« Oui ! Comme Elie ! »

« Moquez-vous de lui ! » - insista désolé Zacharie - « Mais vous devez admettre que lui aussi, comme nous, était un fidèle pratiquant de la Loi. Il s'est battu comme nous sommes en train de le faire ... Et même s'il prêchait des choses fausses, comme vous dites, il a été crucifié par les kittims comme un rebelle... »

« C'est ce qui nous arrivera à nous tous, - le rabbi coupa tous ces discours d'un ton autoritaire - si vous ne faites pas silence. Regardez là ! Ils sont en train de changer la garde. »

« Oui, je vois - murmura Hanania, que tous appelaient le sicaire, en venant s'allonger à coté de Simon - « C'est bien le décurion qui est sorti maintenant de la tente. Je l'ai bien observé hier. Il est borgne. C'est une chance pour nous... »

Et il ajouta brutalement : « c'est le premier que j'égorge, celui-là ! »

Comme ils s'étaient tous avancés pour mieux voir, glissant entre les buissons et provoquant des bruissements, Simon recommença à les rabrouer. « Mais il nous entend aussi beaucoup trop ! Arrête-toi ... car la lune s'est levée et les nuages courent comme de folles brebis... »

« C'est la brise d'Adar... » - murmura l'un d'eux - « c'est le temps des semences... »

Une autre voix d'un ton de regret ajouta : « En Adar le bœuf tremble de froid à l'aube mais à midi il cherche l'ombre du figuier. »

« Alors, retournez à vos champs, si vous avez tant de nostalgie » les rembarra Simon.

« Quels champs ? Ceux que nous avons déjà perdus ? » murmura la voix amère de Jacques.

Un coup de vent d'orient, celui qui portait d'habitude en Adar les pluies de printemps brèves mais bénéfiques qui, en Judée, faisaient éclore les fleurs et germer les semences, poussait maintenant devant lui des nuages maigres et décharnés. « Comme des chèvres dans le désert » pensa Simon. Et cette année il y aurait de nouveau la soif et la faim.

D'en haut tombait une lumière si claire que les ombres des buissons et des rochers se profilaient nettes et précises contre l'escarpement de la colline.

Il y avait plus d'une heure que le groupe des combattants judéens se tenait immobile à l'abri d'un des plus gros rochers en équilibre sur la pente presque en surplomb de la route qui passait en dessous. Josué qui était du coin et connaissait bien l'endroit, les avait guidés jusque là par un sentier qu'enfant, il avait souvent pris avec ses brebis.

C'était une nuit plus froide que d'habitude. De la petite vallée en bas montait une odeur enivrante de terre remuée. Tout était enveloppé d'un grand silence fait de tant de petites rumeurs nocturnes : un âne s'était mis à braire soudain, une chèvre agitée avait heurté de la tête la palissade de l'enclos où elle était enfermée avec les autres.

On entrevoyait à peine les rares maisons du village, qui depuis des temps immémoriaux, on appelait Isana, peut-être du nom du berger qui le premier y avait planté ses tentes des siècles auparavant. Il y avait en tout une douzaine de maisons. Toutes basses, blanches, la terrasse découverte sans même une canisse, une petite porte étroite et une treille sur le devant.

Ceux qui continuaient à vivre là et n'avaient pas fui ou cherché refuge dans les montagnes étaient les fermiers d'un certain Jean ben Thebuthi de souche sacerdotale, propriétaire de toute la terre alentour. Les champs où ils travaillaient n'étaient peu de chose même s'ils étaient assez fertiles. Mais l'importance du village, grande aux yeux des Romains, consistait dans le fait qu'il se trouvait à quelque distance du croisement où se rencontraient la route provenant de Jéricho en direction d'Engaddi au delà du désert de Judas et celle qui par la crête des montagnes grimpait à Jérusalem. Et puis il y avait une source intarissable qui jaillissait juste aux pieds de la montagne où, tapis en embuscade, se trouvaient en ce moment les combattants judéens.

Les romains s'en étaient emparé et ils y emmenaient abreuver leurs chevaux qui, avec leurs sabots salissaient toute la vasque où les femmes du village, d'habitude, allaient chaque jour remplir leurs cruches. Les vaches, habituées à être menées à l'abreuvoir le soir, mugissaient et reculaient apeurées par l'odeur laissée par les quadrupèdes.

Les troupes de Vespasien, la première fois qu'elles étaient passées là, n'avaient pas mis à feu et à sang le village mais s'étaient contentées de terroriser

tout le monde et de menacer les paysans pour qu'ils n'aident pas ceux qu'ils appelaient avec mépris des brigands. Ils s'étaient contentés d'emporter deux vaches et presque tous les chevreaux de lait. Puis ils avaient laissé en garnison un centurion avec une douzaine de vétérans et un petit groupe d'auxiliaires, moitié de Sébaste et moitié d'Iturée : hommes désespérés et difficilement tenus en bride par la discipline romaine. Ils avaient avec eux une vingtaine d'esclaves, hommes et femmes, qu'ils mettaient aux fers la nuit, mais qu'ils employaient le jour avec une indifférente cruauté à porter des charges et à nettoyer les tentes.

Ils avaient construit en hâte, juste au-delà des maisons, exactement derrière le croisement, une enceinte carrée d'un millier de pas de côté.

Lui donner le nom de campement aurait été trop dire, même si le décurion Manlius Ebuzius, qui commandait la petite garnison, n'arrêtait pas un instant de le définir ainsi. Il était défendu par une palissade haute de deux mètres, renforcée par de gros rochers qu'on avait fait rouler à grand-peine par les esclaves depuis les hauteurs voisines. Comme il l'avait vu faire pendant ses nombreuses années de service dans les grands camps de légionnaires, le centurion avait fait ouvrir des portes au centre des quatre cotés, tracer deux petites rues en croix et aplanir avec soin le terrain. Au centre il s'était fait dresser la tente de poil rêche, renforcée par des bandes de cuir. Tout autour, disposées symétriquement, se trouvaient les six tentes des légionnaires. Vers l'extérieur dans des baraques et des abris de feuillage s'étaient installés les auxiliaires. Les esclaves dormaient sous un appentis du côté droit de l'enceinte. Dans le parc aux moutons, contre la palissade de gauche, cinq prisonniers étaient étendus par terre - mais même dans la journée ils bougeaient très peu, liés comme ils l'étaient par des chaînes à de gros pieux fichés dans la terre. Quatre hommes et une femme, que les Sébastins avaient capturés trois jours auparavant dans une incursion contre un groupe de judéens qui se dirigeait vers le village proche de Shevut. Les romains n'avaient pas encore décidé ce qu'ils allaient en faire. Des chevaux et des ânes étaient liés et entravés en dehors de la palissade.

Le deuxième tour de garde était déjà commencé et aux quatre portes, barrées de grosses poutres mises en travers veillaient alors, faisant les cents pas, et tapant du pied à cause du froid, deux légionnaires de Syrie et deux auxiliaires de Sébaste enveloppés dans leurs pesants manteaux.

De l'arrière du rocher qui les protégeait de la vue des sentinelles, la troupe des combattants hébreux - ils étaient en tout une dizaine - épiait les mouvements des quatre soldats devant les portes, évaluait la position des tentes, tendait l'oreille pour interpréter les quelques bruits qui arrivaient du campement. Les romains semblaient tous assoupis. C'est seulement de l'endroit où gisaient allongés les esclaves, serrés les uns contre les autres pour se réchauffer, que venaient des plaintes murmurées à voix basse par peur des coups des soldats. On entendait de temps en temps un soupir ou une prière venant au contraire du groupe des prisonniers judéens.

Simon, après avoir observé encore un moment en silence le campement, appela Josué vers lui : « qu'est ce que tu en penses ? De quel côté faut-il attaquer ? »

Perplexe, il ajouta à voix basse plus pour lui-même que pour l'autre : « Ils sont nombreux... Peut-être trop nombreux pour nous... »

« Mais qu'est ce que tu racontes, Simon ! » - répliqua Josué d'un ton péremptoire qui lui venait d'avoir participé au moins à cinq assauts comme celui-là - « On les prend par surprise. Ils se sentent en sécurité. Divisons-nous en deux groupes. Tu prends à droite et moi à gauche. »

« Non, faisons comme ça » - le rabbi avait élevé un peu la voix pour se faire entendre aussi des autres - « on se jette tous ensemble sur l'entrée qui donne sur la montagne et qui est la plus proche. Zacharie fait fuir les chevaux. On vise la tente du commandant. Après l'avoir liquidé lui - les autres sont habitués à obéir et ne savent pas prendre des initiatives - on les élimine tous ; personne ne doit s'enfuir. Si l'un s'échappe, il ira prendre des renforts et nous les aurons tous sur le dos. Regardez les armes qui sont entassées sous cette bâche à côté du feu. Vous savez combien nous en avons besoin. On les prend, et on fuit là-haut par la montagne. »

« Et les prisonniers ? » - demanda Josué - « Peut-être que j'en connais... »

« Nous les emmènerons avec nous. »

« Et les esclaves ? » demanda Sachée, l'esclave en fuite.

« Nous les libérerons. »

Dès qu'il fut sûr que tout le monde avait entendu ses directives, Simon sortit de l'arrière du rocher, serra fortement son épée de la main droite, de la gauche ajusta ses vêtements pour qu'ils ne le gênent pas dans sa course et s'élança dans la descente en bas.

Il harangua les siens mais à voix basse « Mort aux romains ! Dehors tous les kittims de la terre du Béni ! Qu'ils aient la même fin que le Séleucide. ».

Les autres coururent derrière lui, les uns le dos voûté pour que les ennemis les aperçoivent le plus tard possible, les autres se laissant glisser en bas de la pente qui, à cet endroit, était très raide.

Le soldat de garde à la porte contre laquelle se ruaient les judéens, soit parce qu'un petit nuage en passant avait jeté une ombre obscure sur le campement, soit parce ce que à ce moment là, il s'était tourné pour arranger la barre mal placée sur ses supports par la sentinelle précédente, se rendit compte seulement au dernier moment de l'arrivée subite et furieuse de Simon à la tête des siens.

Ezéchiël lança contre lui un javelot - seuls lui et Zacharie en avaient un - alors que le reste du groupe n'était armé que de vieilles épées, de sica ou de bâtons - et il le prit en pleine poitrine.

Le finir avec un couteau, avant qu'il puisse lancer un cri d'avertissement, se jeter sur la barre, y peiner avec des mains frénétiques, la soulever, la jeter de côté et s'élançer dans le campement, ce ne fut l'affaire que d'un instant.

Simon, suivi par deux des siens, courut à la grosse tente dominante, pompeuse, au centre, sans se soucier des tentes plus petites ni des baraques. Les trois autres sentinelles ne s'étaient encore aperçu de rien et continuaient à aller et venir le long des portes qui leur étaient confiées.

Deux des autres judéens coururent au brasero placé à la croisée des rues, ils prirent chacun un tison et rapides, se mirent à les lancer l'un après l'autre contre les tentes, qui prirent feu immédiatement, en crépitant et en dégageant une grande fumée ; deux autres, poussant de grands cris pour paraître plus nombreux qu'ils n'étaient, se jetèrent sur les baraques et commencèrent à frapper chacun un Sébastin, ne lui donnant pas le temps de prendre son glaive ou de passer au bras son bouclier. Jacques et Hanania coururent à la bêche qui cachait les armes, ils la jetèrent en l'air et saisirent chacun une lance prêts à la jeter contre les premiers romains qui étaient sortis des tentes.

Zacharie, comme ils l'avaient décidé auparavant, tourna en courant autour de la palissade un couteau à la main, et arrivé au premier cheval, coupa la cordelette qui entravait ses pattes et le licou qui le liait à un pieu. Puis il se jeta sur un couple d'ânes liés à côté, les libéra et avec un hurlement les mit en fuite. Il voulait continuer à faire fuir les autres animaux mais il fut obligé de se tourner pour affronter le garde qui, mi-ébahi, mi-furibond, se lançait contre lui, une épée à la main.

Simon et ses compagnons n'avaient pas encore réussi à atteindre la tente centrale que, arrachant violemment le cordon qui liait les deux panneaux de la toile d'entrée, le centurion sortit, à moitié nu, l'arme au poing, suivi du jeune légionnaire qui avait couché avec lui.

Manlius Ebuzius avait presque la stature d'un géant, membru comme un gladiateur, le visage aux traits grossiers et lourds, les yeux enfoncés comme ceux d'un animal de proie, les cheveux roux comme un celte, coupés courts, le cou d'un taureau. Simon crut voir un de ces géants sauvages dont parle le Livre.

Le centurion ne poussa pas un seul cri mais tourna rapidement son regard alentour pour évaluer d'un seul coup d'oeil ce qui se passait dans le camp, il se tourna vers son compagnon pour lui donner un ordre avec une brusque détermination et c'est seulement à cet instant qu'il s'aperçut que Simon était déjà près de lui. Il se mit en position de combat et pointa sur lui son glaive. Mais toute sa froide expérience de vétéran ne lui servit à rien car, avant qu'il ait pu faire un seul mouvement, le petit hébreu se jeta contre lui sous son arme et lui enfonça une courte sica dans le flanc.

Frappé peut-être dans une partie vitale, Ebuzius s'écroula à terre avec dans les yeux une expression plus de surprise que de douleur, et Simon, retirant la sica de son corps, le laissa pour mort. Son ami le légionnaire prit la fuite, poursuivi par Sachée.

C'était, désormais, à travers le campement, tout un trépignement de pieds, de cris, une course effrénée dans l'obscurité à peine éclairée par la lueur de

l'incendie et la fumée qui cernaient les tentes et qui se propageaient aussi dans les baraques des auxiliaires.

La lune soudain sortit du nuage qui l'avait cachée un instant et elle inonda à nouveau toute la scène de sa silencieuse luminosité. Les judéens s'étaient répandus dans tout le camp et se hâtaient avec des hurlements rauques, d'enfoncer leurs poignards dans le corps des romains, au fur et à mesure qu'ils sortaient des tentes, ou de les frapper sauvagement avec des bâtons, sans leur donner le temps de bien comprendre ce qui leur arrivait.

Jacques, se rendant compte qu'il y en avait un qui allait s'enfuir par la porte qui donnait sur la route, d'un geste précis, lança contre lui le javelot qu'il venait de prendre sur le tas sous la bâche et le transperça au milieu du dos.

Deux des gardes indemnes rentrèrent dans le camp et se mirent à courir vers la tente principale, comme si sans l'ordre du centurion, ils étaient incapables de prendre une quelconque initiative, et ils furent transpercés. Simon, le centurion liquidé, leva le regard alentour, à la recherche de sa prochaine victime, et voyant ses compagnons, la sica à la main, souillée de sang, occupés, rapides, à trucider les ennemis l'un après l'autre - lui qui avait toujours une sentence du Livre en tête - les compara à Judas Maccabée. Mais tout à coup, mettant de côté cette pensée, il s'élança au secours de Jonathan aux prises avec deux sébastins, qui, plus rapides que les autres, avaient réussi à prendre une arme. Et ces deux ennemis tombèrent aussi, l'un lançant un hurlement de rage, l'autre gémissant essayant, les yeux désespérés, de parer le coup de sica que Simon, avec colère, lui plongea dans la poitrine.

En quelques minutes, l'assaut prit fin. Dispersés à travers le camp, les soldats romains gisaient à terre, les uns déjà morts, les autres agonisants. Alors que presque tous les autres commençaient à se réunir, un à un, autour de Simon, qui, jubilant, les appelait par leur nom, Hanania, évitant les tentes en flammes, au milieu de la fumée qui maintenant enveloppait tout, sans aucune férocité sur le visage comme s'il s'agissait d'un travail, se déplaçait d'un romain à un autre, donnant le coup de grâce à ceux qui donnaient encore signe de vie. On voyait que ce genre de travail n'était pas nouveau pour lui.

Sachée, au contraire, essayant sur la tunique courte et déchirée qu'il portait, le coutelas dont on l'avait armé, et l'enfilant dans sa ceinture, d'un pas hardi, avec une certain éclair de triomphe dans les yeux, se dirigea vers le coin où les esclaves gisaient enchaînés. Ils étaient huit hommes et deux femmes. Cinq d'entre eux s'étaient relevés sur les genoux autant que pouvaient leur permettre leurs courtes chaînes. Les autres, maintenus à terre par un collier de fer autour du cou, avaient dressé le plus possible la tête vers Sachée. Dans tous les regards, la satisfaction pleine de rage du massacre de leurs geôliers, qu'ils avaient suivi avec une anxiété fébrile, se mêlait à une certaine espérance de liberté et à la peur de se trouver devant de nouveaux maîtres plus féroces que les précédents. Ils avaient tous remarqué le grand trou dans l'oreille droite et savaient que celui qui se dirigeait vers eux était ou avait été un esclave.

« Frères » - leur dit Sachée, parlant en araméen parce que, bien que ce ne soit pas sa langue, c'était celle qu'il avait l'habitude de parler après ses nombreuses années d'esclavage à la cour du tétrarque - « Ne craignez rien, nous sommes venus vous libérer » Et, saisissant les pieux fichés dans la terre, il se mit à les arracher, leur donnant la possibilité de bouger et de se mettre debout. Puis, se penchant sur le corps du sébastin mort qui devait les surveiller de près, il lui enleva de la ceinture un trousseau de clés, les jeta à l'esclave le plus proche et cria : « Libérez- vous en vitesse et rejoignez-nous à la porte où sont les chevaux. Vite, vite nous remontons dans les montagnes ».

Il aida à se relever un garçon qui semblait avoir souffert des coups plus que les autres, et n'arrivait pas à tenir sur ses jambes, et partit en courant, hurlant : « Vous êtes libres, vous êtes libres ! »

Dans l'anxiété de s'enlever les uns aux autres les fers et les chaînes, à la hâte, les mains tremblantes, qui pleurant, qui baragouinant dans sa propre langue - car deux seulement étaient judéens, petits, décharnés, les cheveux longs, mais les autres avaient l'air d'être des gaulois ou des thraces - les esclaves se relevèrent et se mirent à étirer leurs membres engourdis et meurtris.

Dans l'angle opposé du camp, en revanche, les prisonniers hébreux s'étaient encore plus resserrés, craintifs, se protégeant tous l'un l'autre, autant que pouvaient le permettre les courtes cordes auxquelles on les avait liés, sous leurs manteaux en un tas tremblant.

Josué, qui était d'un village voisin, courut vers eux, jeta les manteaux en l'air, essayant de voir s'il trouvait là au milieu une connaissance ou, peut-être un ami.

« Courage, Fils d'Israël ! Cessez de pleurer. » - dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre rassurante. - », bien que brisée par l'émotion, - « Nous sommes ici pour vous mettre en sécurité. Vos ennemis gisent tous à terre. Elle est revenue l'heure de l'espérance. Le Béni a posé les yeux sur vous et vous a libérés comme vos aïeux de l'esclavage en Egypte. »

Saisissant son poignard, il se mit à couper les cordes.

« Rejoignez-nous vite à la porte » Et il indiqua la porte qui donnait sur les montagnes et vers laquelle se dirigeaient tous les combattants, rappelés à haute voix par Simon.

Des cinq prisonniers, trois furent tout de suite sur pieds, et l'un même cria à Josué : « Donne nous aussi une arme, frère ! » Mais un autre qui ne se tenait pas sur ses jambes, tant il était vieux, s'était dressé seulement sur ses genoux et une femme, qui semblait jeune d'après le manteau dans lequel elle s'était enveloppée pour se cacher et ses mouvements, continuait à gémir le front à terre et à sangloter. Elle n'arrêtait pas de se plaindre d'une voix désespérée : « Oh, Béni, fais-moi mourir. Je ne veux plus vivre ! »

Personne ne se soucia de la réconforter, tant était grande la hâte de fuir de ce lieu d'horreur que chacun éprouvait.



Josué, s'en aperçut, retourna en arrière, la prit brusquement par un bras, rejeta son manteau et la mit debout.

« Ce n'est pas le moment des pleurs, ma sœur, mais celui de la joie ! » et il la traîna de force avec lui.

Il avait jeté un rapide regard sur elle et s'était aperçu avec étonnement qu'il s'agissait d'une jeune fille, presque une enfant au visage très beau malgré le désespoir et la terreur dans ses yeux, vêtue d'une tunique de grande valeur quoique froissée et déchirée à plusieurs endroits.

« Ramassez les armes, vite. Chargez-les sur les ânes et partons ! » hurla, péremptoire Simon.

Deux hommes coururent vers les armes, commencèrent à les mettre en tas et à les transporter. Deux autres sortirent du camp pour aller prendre les ânes. Les chevaux, pour sûr Zacharie les avait fait fuir. Mais dès qu'ils eurent tourné l'angle de la palissade, ils s'aperçurent avec épouvante que, à côté des ânes presque tous les chevaux étaient encore là, à leur place, entravés, et que Zacharie gisait par terre blessé. Ils coururent vers lui et virent avec un frisson d'horreur qu'un filet de sang sortait du milieu de sa poitrine.

« Frères » - murmura avec difficulté le blessé - « Il m'a échappé... Il a pris un cheval... Pardonnez-moi... » Il tourna la tête et ne dit plus rien. Josué et Jacques se dressèrent sur leurs pieds et scrutèrent la route jusqu'en bas. Ils ne virent personne, malgré leurs regards perçants, mais de loin, à travers les arbres, leur arriva l'écho d'un galop effréné.

« Zacharie est blessé ! Un romain s'est échappé ! hurlèrent-ils, tous les deux, courant vers Simon, qui eut un mouvement de trouble et porta une main à sa tête. Mais quand il s'aperçut qu'un murmure d'appréhension s'insinuait parmi les siens et l'un dire avec crainte : « Les romains seront déjà là demain », immédiatement il se reprit et ordonna : « Vite, chargeons les ânes avec les armes et les vivres que Jonathan a trouvés dans la cuisine des kittims. Et retournons en ordre vers notre camp ».

S'adressant aux trois esclaves qui étaient restés, sept s'étaient enfuis comme des fous à la recherche de Dieu seul sait quelle liberté, il ajouta : « Que celui qui veut nous suivre, prenne un âne par la bride et se mette en rang en bon ordre avec nous. »

Tous les trois firent de grands signes d'assentiment de la tête.

Il s'adressa ensuite aux judéens libérés : « Vous, frères, votre seul espoir est de fuir avec nous sur les montagnes. »

Apercevant alors la jeune fille qui était là, près de la porte, les mains sur le visage, d'une voix compréhensive, il lui dit : « Monte sur un âne. Courage, car si tu restes ici, ils te tortureront ».

Et enfin s'adressant à tous : « Chargez le blessé sur un âne et mettez aussi le feu à la palissade ».

Dès qu'il fut sorti par la porte du campement romain, il s'arrêta pour voir si les ânes étaient bien chargés, si le blessé était installé avec soin en travers du

dos de l'âne le plus robuste, si les judéens libérés les suivaient en bon ordre, les exhortant à tenir l'allure autant que possible.

Après un coup d'œil satisfait au camp en flammes, il se mit en marche d'un pas décidé, même si le tourmentait la pensée du romain qui avait fui pour dénoncer leur exploit et demander des secours, sans doute à Halhul, où il y avait une grosse garnison romaine.

Il s'était à peine mis dans la file des combattants, qu'un paysan du village voisin, dont les habitants alertés par le bruit de la lutte et de l'incendie, étaient tous sortis de leurs maisons, s'approcha de lui, craintif.

« Et nous ? Vous fuyez, mais nous, on reste. Les romains vont tous nous tuer ». Simon répondit durement : « Chacun doit faire son devoir. La terre sainte doit être purifiée et libérée de la présence des païens. »

Mais après, d'une voix adoucie, il l'invita : « Venez avec nous ! Aidez-nous ! De toute façon ici ils vous font mourir de faim et de misère. »

Le paysan, cependant, maigre et déguenillé, resta là, tourmentant sa robe de ses mains.

Simon lui tourna le dos et cria aux siens : « Prenez le sentier qui tourne autour du grand rocher. Vite ! Vite ! Et rappelez-vous ce que disait Jérémie <Le Béni est avec moi comme un dieu tout puissant, c'est pourquoi mes persécuteurs seront terrassés et ne prévaudront pas>.